

LA MOBILISATION DES FEMMES

---

I

La guerre est un grand sujet de méditation, elle a une influence immédiate sur nos pensées et sur nos actes. La stratégie moderne, avec les tranchées, le front immense qui s'étend sur des centaines de kilomètres, empêche ceux qui y prennent une part directe d'en prendre une vue d'ensemble, et, à plus forte raison, ceux qui en sont éloignés. Mais chacun, du petit coin où le sort l'a placé, peut observer ce qui l'entoure et s'efforcer d'en retirer un enseignement.

Le rôle des femmes de la classe aisée m'a particulièrement frappée. J'y reviendrai souvent, jusqu'à ce que certaines lignes qui commencent à se dessiner dans mon esprit deviennent tout à fait nettes.

Je néglige à dessein les femmes du peuple, car la guerre, en somme, n'a pas modifié profondément leur manière de vivre. Privées de la paye du mari, ne touchant qu'une faible allocation, elles doivent travailler plus durement pour gagner leur subsistance, elles connaissent plus de misère, plus de soucis et l'angoisse de savoir leur mari exposé et de craindre chaque jour

la pire nouvelle. Mais dès longtemps la rude existence des pauvres les a façonnées à la résignation, et elles se résignent.

Par contre la vie des bourgeoises riches, des femmes du monde, s'est transformée. A cette heure, d'un bout à l'autre de la France, dans toutes les villes, on peut voir le même tableau partout répété, si pareil qu'on croirait n'avoir point changé de lieu : une salle d'hôpital, vaste, souvent confortable, des lits alignés, des blessés couchés, d'autres marchant péniblement, appuyés sur des béquilles ou sur une canne, vêtus d'habits disparates, pantalon d'uniforme et veston, pyjama de couleur claire, et des femmes uniformément habillées de blanc, un voile, marqué au front d'une croix rouge, flottant autour du visage, s'empressant, aimables, attentives.

Ce tableau n'a rien d'héroïque, rien de triste non plus. Des fleurs s'épanouissent dans des vases, la salle est aérée, tiède ; des fruits, du chocolat, des friandises, des jeux de cartes et de dominos, posés par des mains délicates, s'entassent sur des tables, près des blessés. Partout règne une atmosphère de cordialité et de sympathie.

Cette harmonie, cette entente qui semblaient disparaître de la France divisée par tant de luttes, s'est créée ici tout naturellement, sans qu'on puisse en définir exactement les causes.

Il serait intéressant de pénétrer les motifs qui ont jeté ainsi dans les hôpitaux toutes ces femmes riches.

Elles n'ont pas cédé à un élan irréfléchi, — notre époque n'est plus aux élans irréfléchis, — et puis on ne s'improvise pas sœur de charité. Je ne voudrais pas mettre en doute le dévouement des femmes : trop d'exemples sont là pour me démentir, mais parmi les milliers d'infirmières que nous voyons aujourd'hui, toutes, avant la guerre, n'avaient pas le goût du sublime.

Certaines couraient d'un théâtre à un bal, fréquentaient plus les « thés » que les ouvriers, — s'occupaient plus de frivolités que de bonnes œuvres; elles organisaient bien des concerts de bienfaisance, des ventes de charité, mais combien d'entre elles donnaient leur temps, donnaient leur peine, donnaient vraiment un peu d'elles-mêmes aux blessés de la vie?

Les maladies, les souffrances des pauvres ne troublaient point leur quiétude, et lorsque au retour de quelque fête elles rencontraient par hasard l'image tragique de la Misère, elles détournaient les yeux et poursuivaient leur chemin.

La guerre leur a donc insufflé à toutes l'esprit d'abnégation? L'explication me paraît un peu simpliste. Peut-être sont-elles infirmières parce que « c'est la mode »? Le costume, certes, est joli; blanc, vaguement monacal, il prête aux silhouettes une grâce et un mystère, les visages s'ennoblissent d'être entourés du voile flottant, la croix rouge marquée au front semble le signe des élues. Mais je ne crois pas que la mode austère du dévouement puisse s'imposer sans raison supérieure, et ces raisons-là proviennent sans doute d'une évolution qui peu à peu s'est faite dans l'esprit et dans les mœurs des femmes.

Autrefois les femmes, j'entends les femmes aisées, demeuraient dans l'étroit cercle du foyer. Elles s'occupaient de leurs enfants, de leur ménage, sortaient peu et n'avaient presque pas de vie extérieure. Même pour les mondaines, l'existence n'était guère agitée : point de grands magasins, point de tea-rooms, de skating rings, de palaces, de leçons de tango, de conférences; des visites au « jour », des bals où alternaient les majestueux quadrilles et les lentes valse, c'était tout.

L'ensemble des habitudes s'est modifié dans les hautes classes et dans la petite bourgeoisie. Les occu-

pations se sont multipliées, les sports ont fait les muscles plus robustes, la culture intellectuelle a développé l'esprit, partant les besoins de l'esprit, le goût du bien-être a doublé l'activité. La romanesque, la rêveuse est un mythe, car les temps ne sont plus au rêve et au roman. Celle qui s'évanouirait à la vue du sang serait prise en pitié. La sensibilité n'a plus cours.

Les mondaines et les bourgeoises, de plus en plus nombreuses, qui travaillent pour vivre, ont acquis plus d'initiative, plus de décision, un sens plus pratique, plus de connaissances variées, elles sont devenues plus « débrouillardes », elles se sont mises à tous les métiers, elles savent tout faire, elles sont tour à tour artistes, ménagères, organisatrices, couturières.

Elles ont passé des examens, elles ont suivi les cours de la Croix-Rouge. Au lieu de faire du crochet, elles ont appris à soigner. (Ce qui ne les empêchera pas, l'occasion venue, de faire aussi du crochet.) C'était une mode, un sport, que d'aucuns blâmaient ; ils avaient tort.

Cette génération qui s'élaborait, si différente de ses devancières, avait, sans le savoir, un sens profond de ses destinées. Par une sorte de prescience sibylline, elle se formait pendant ces quarante années pour l'événement menaçant que personne n'apercevait, et qui pourtant ne l'a pas prise au dépourvu.

Ces femmes, qui s'étaient préparées dans la paix et pour la paix, se sont adaptées merveilleusement à la guerre.

Elles ont lutté pied à pied pour obtenir les mêmes droits que les hommes, pour accéder aux mêmes emplois. Vont-elles continuer d'être à l'heure du péril celles qui restent, passives, au foyer, tandis que les hommes vont affronter les balles pour défendre le pays ?

L'injustice est trop flagrante, la bifurcation trop brusque entre le rôle de l'homme et celui de la femme

qui tendaient à s'identifier, elles éprouvent un besoin obscur de rétablir l'équilibre détruit, de se « mobiliser » elles aussi, puisque tous les hommes se sont mobilisés.

Et elles se sont mobilisées dans le sens de leurs forces et de leur intelligence.

Si elles n'ont pas été au feu, s'il n'y a pas eu d'amazones parmi elles, du moins ont-elles fait de bonne besogne à l'intérieur et montré de l'héroïsme à leur poste de combat.

Il me plaît de leur rendre cette justice, étant de celles qui ont parfois déploré la trépidante vie moderne et regretté la calme vie d'autrefois qui laissait place aux loisirs et aux méditations. Je reconnais que le vieux fonds inaliénable de l'âme féminine n'a pas changé : elles se sont révélées ce qu'elles eussent été autrefois moralement, avec, en plus, la possibilité de mettre leur dévouement en pratique. Elles sont en train d'accomplir une œuvre immense, dont plus tard on connaîtra la valeur.

Sans ces milliers et ces milliers d'infirmières, comment les blessés guériraient-ils ?

On ne sourit plus à présent des dames de la Croix-Rouge, qui encombraient les hôpitaux, assez mal vues de certains médecins. Grâce à leurs études, à leur préparation consciencieuse, elles se sont trouvées aptes à faire des pansements, à aider les chirurgiens. Et les engagées volontaires, toutes celles qui se sont offertes spontanément, sans grades, sans diplômes, peuvent, elles aussi, rendre de grands services, car toutes ont des notions d'hygiène, des connaissances médicales, et elles ont déjà soigné leurs parents et leurs enfants.

L'existence extérieure à laquelle elles sont accoutumées facilite leur tâche. Elles quittent sans peine un foyer tant de fois délaissé pour courir à leurs plaisirs. Tout le temps qu'elles gaspillaient dans les tea-rooms, les visites, les conférences, elles le passent à présent